

---

---

## LIVRE IV.

### DE GOAM AUX SANDWICH INCLUSIVEMENT.

---

#### CHAPITRE XXVII.

##### *Traversée de Goam aux îles Sandwich; séjour dans ces îles.*

L'EXPLORATION de la partie des Mariannes qui gît au Nord de Goam, nous occupa pendant les journées du 5 au 16 juin, et donna lieu aux remarques dont nous avons précédemment rendu compte, tant dans cette histoire que dans la division nautique et hydrographique de notre voyage. Desirant d'accélérer notre route vers les îles Sandwich, où nous appeloit la suite de nos opérations, nous profitâmes d'une brise favorable pour nous élever en latitude et chercher les vents nécessaires à l'exécution de nos projets.

« Le 18, nous coupâmes l'anti-méridien de Paris; circonstance peu importante en elle-même, mais qui nous rappela que nos amis en France comptoient minuit quand nous avions midi à bord. Le 29, un de nos gabiers, ayant, pour célébrer sa fête, bu un peu outre mesure, tomba la tête la première du gaillard d'arrière dans le faux-pont et se tua. Il étoit Breton et se nommoit Rio; c'étoit un fort bon homme, qui fut universellement regretté: chacun convint cependant que la mort étoit venue à point pour lui; mauvais ménager, insouciant sur son avenir, ayant dépensé pour boire tout ce qu'il avoit gagné durant ses fréquentes navigations, il étoit destiné à traîner une vieillesse des plus misérables.

» A mesure que nous avancions dans le vaste espace de mer que borne d'un côté le Japon et de l'autre la côte occidentale d'Amérique, nous trouvâmes des brumes de plus en plus épaisses et froides, qui nous pénétrèrent d'une humidité continuelle. Toutefois, à des rhumes

1819.

Juin.

Traversée  
de Goam  
aux Sandwich.

Juillet.

Traversée  
de Goam  
aux Sandwich.  
Juillet.  
1819.

près, cette constitution de l'atmosphère n'apporta point d'altération notable dans l'équipage, et même eut le bon effet de produire une détente salutaire dans les fibres du corps, irritées depuis plusieurs mois par la chaleur et l'action d'une vive lumière. Cette température au reste n'exerça sur nous qu'une influence de courte durée, et qui cessa dès que nous pûmes faire route à l'Est, en tirant vers le Sud.

» Le 16, les vents ayant passé au Nord-Est, le thermomètre baissa subitement de 4 degrés centigrades et passa à 16 degrés, température encore assez forte, mais qui néanmoins nous donna une impression de froid très-incommode; ce qui prouve, ainsi que le fait observer M. de Humboldt, que *l'excitabilité des organes augmente par l'uniformité et l'action prolongée des stimulus habituels.* » (M. Quoy.)

En vue  
des Sandwich.  
Août.

Le 5 août, à neuf heures du matin, la vigie nous annonça terre dans l'Ouest: c'étoit la côte orientale d'Owhyhi, au dessus de laquelle nous pûmes apercevoir les hauteurs qui couronnent cette capitale des Sandwich. Jusqu'alors nous avions cru sur parole que Mowna-Roa étoit la montagne la plus considérable de cette île, mais Mowna-Kaah nous parut à vue d'œil l'emporter sur elle en élévation.

Tout en regrettant que d'impérieuses obligations ne nous permissent pas d'explorer en détail ces rivages, il fallut nous borner à en saisir superficiellement les contours, puis forcer de voiles pour gagner la côte occidentale de l'île, où nous espérions de découvrir un mouillage favorable à nos desseins.

Le 6, ayant doublé la pointe Sud d'Owhyhi et nous trouvant en calme, nous vîmes bientôt plusieurs pirogues qui se dirigeoient vers nous; toutes avoient un balancier et ressembloient beaucoup aux petites pirogues mariannaises que nous avons décrites. Nous échangeâmes avec les insulaires des pastèques et du poisson contre de petits couteaux. Ces Indiens ne se montrèrent pas moins enjoués que ne le furent en pareille circonstance nos bons Carolinois. Quelques femmes arrivèrent aussi, et par leurs gestes impudiques ne nous laissèrent aucun doute sur le but de leur visite; mais je leur interdis tout accès sur le vaisseau. Au reste, si toutes les Owhyhiennes eussent ressemblé à celles-là, il n'auroit pas été difficile, même à l'homme le plus prompt

à s'enflammer, de suivre le conseil du poëte latin, en s'interdisant des plaisirs qui ne pouvoient manquer de traîner après eux le dégoût et les regrets.

*Sperne voluptates : nocet empta dolore voluptas* (1).

Les vocabulaires de la langue des Sandwich que nous avions à bord, étoient si défectueux, et l'orthographe si peu appropriée à notre manière de prononcer, qu'il nous fut presque impossible de nous faire entendre autrement que par signes. Pour donner un exemple de cette ambiguïté d'écriture, nous nous bornerons à citer le seul mot *Toai-hai* ou *Koai-hai* (2), qui signifie *nappe d'eau* et s'applique à la principale des baies de la côte occidentale d'Owhyhi; il est écrit *Toaigh* par Vancouver, *Toe-yah-yah* par Cook, et *Towaihae* par d'autres voyageurs anglais.

La journée du 7 se passa encore au milieu des calmes : nous n'eûmes pas moins de vingt pirogues constamment le long du bord; et ceux qui les montoient nous obsédèrent à tel point, que je fus obligé de leur interdire absolument l'entrée du vaisseau, me réservant de la permettre aux chefs seulement. Un de ces derniers arriva de bonne heure dans la matinée : il se nommoit Pouï, et appartenoit à l'un des villages en face desquels nous nous trouvions. J'acceptai avec d'autant plus de plaisir le cadeau de cocos, d'ognons et de bananes qu'il vint m'offrir, que depuis long-temps nous étions privés de végétaux frais. Après avoir répondu à son attention par un présent assez considérable, si on le compare à la valeur des objets que j'avois reçus, j'engageai ce chef à déjeuner avec moi; il accepta sans façon, ainsi qu'une autre espèce d'officier à sa suite, qui s'annonça d'abord comme pilote, et que j'accueillis en cette qualité, mais que je chassai ensuite lorsque je m'aperçus de son ignorance. Pouï me demanda la permission de faire monter sa femme, qui étoit restée dans la pirogue; j'y consentis, et elle se mit à table avec nous, en dépit du *tabou* (3). Je ne tardai pas à me convaincre que

(1) Horace, *Epist.* lib. 1.

(2) Aux Sandwich, le *t* et le *k* se prennent à-peu-près indifféremment l'un pour l'autre. Il en est de même de *r* et de *l*, de *b* et de *p*, de *v* et de *w*, &c.

(3) Le *tabou* ou interdiction sacrée, qui joue un si grand rôle dans la législation civile et

En vue  
des Sandwich,  
1819.  
Août.

En vue  
des Sandwich.  
1819.  
Août.

j'avois pour convives de véritables mendiants ; tout étoit pour eux un objet de convoitise : aussi fallut-il, pour rester bons amis, leur donner le verre, l'assiette, la bouteille et la serviette même dont ils s'étoient servis ; encore ces cadeaux, loin de les satisfaire, ne les rendirent que plus exigeans. Poui imagina d'acheter mon habit d'uniforme et de m'offrir en échange quatre cocos : il vouloit un fusil, de la poudre de guerre, il vouloit des étoffes, il vouloit tout ce qui flattoit sa vue, et paroissoit de mauvaise humeur à chaque refus qu'il essayoit de ma part. Pour mettre un frein à ce débordement de prétentions saugrenues, je lui déclarai que je ne donnerois plus rien, à moins qu'on ne m'apportât des cochons dont j'avois besoin pour l'approvisionnement de mon vaisseau : il promit de m'en envoyer le lendemain ; mais il se garda bien d'en rien faire, et jamais je ne l'ai revu.

Une chose qui m'auroit beaucoup étonné, si je n'avois connu déjà la voracité des habitans de Rawak et des Carolines, c'eût été de voir la quantité prodigieuse d'alimens qu'engloutissoient plutôt que ne mangeoient ces gens-là.

Poui savoit quelques mots d'anglais, et, par ce moyen, il me fut moins difficile de le comprendre. Il m'annonça la mort du roi de ces îles, Taméhaméha (1), si bien connu par l'activité de son génie et son brillant caractère, et m'apprit que Riorio (2), fils de ce souverain, avoit succédé à son père, sans que la paix eût été aucunement troublée.

Grand et fortement constitué, Poui avoit la physionomie noble, quoique un peu farouche, et le corps couvert de cicatrices qui ne paroissoient pas

religieuse des Sandwichiens, défend aux deux sexes de manger non-seulement à la même table, mais encore dans la même maison. Nous reviendrons ailleurs sur cette singulière coutume.

(1) Ce mot décomposé en ses élémens, *Ta-méha-méha*, signifie *le solitaire dans la solitude*.

(2) Nom qu'on écrit aussi *Uriorio* et *Oriorio* ; *Riorio* est mieux, puisque en effet la première syllabe *O* ne s'emploie, dans la déclinaison, que comme le signe du nominatif. M. Ellis, dont nous aurons plusieurs fois occasion de citer l'intéressant ouvrage, assure même qu'il faut écrire *Rihoriho* ; selon lui ce ne seroit là qu'une contraction du nom *Ka-lani-nouï-rihoriho* que portoit autrefois ce personnage, et le sens littéral en seroit *les cieux grand noir*, ou peut-être *la grande noirceur des cieux*. (Voyez W. Ellis, *Narrative of a tour through Hawaii, or Owhyhee, &c.*)

l'effet des armes. Tout annonçoit chez lui l'habitude du commandement. Étant à se promener avec moi sur le gaillard d'arrière, et voyant plusieurs personnes de l'état-major, il s'informa si elles étoient *arii* [nobles], et, sur ma réponse affirmative, il s'empressa de leur toucher la main; puis, apercevant près de là un matelot, au lieu de le traiter avec la même politesse, il leva le pied et le lui présenta d'un air de mépris. Cette boutade fit beaucoup rire aux dépens du pauvre matelot, qui se retira peu content des manières dédaigneuses de ce haut et puissant seigneur.

Une petite brise s'étant déclarée le 8 à la pointe du jour, j'en profitai pour m'avancer au Nord jusque devant la baie de Kayakakoua (1). J'allois envoyer un officier pour sonder ce mouillage, lorsqu'une belle pirogue vint à bord avec le chef ou, comme on dit maintenant, le gouverneur de l'île : c'étoit le prince Kouakini, ou Kairoua, surnommé aussi *John Adams* (2), nom qui lui fut donné dans son enfance, et sous lequel il est assez généralement connu. C'étoit un homme de vingt-huit à vingt-neuf ans, de la taille de 6 pieds 3 pouces, et d'un embonpoint proportionné supérieur encore à sa stature gigantesque; il avoit une figure agréable et douce, un air affable et bienveillant : il étoit vêtu d'un simple langouti en indienne, et accompagné d'un très-petit enfant muni d'un é mouchoir en plume. D'après l'assurance qu'il me donna que je trouverois sans peine ici les bestiaux nécessaires au ravitaillement de mon vaisseau, je me dirigeai sur la ville qui étoit en face et formoit le point le plus remarquable de la baie, et j'y laissai tomber l'ancre à moins d'un mille de terre.

*Mouillage à Kayakakoua.* — Kouakini me surprit par une instruction dont je ne l'aurois pas cru capable. Ayant appris que je naviguois en découverte, il me demanda en assez bon anglais si j'étois venu aux Sandwich par la route du cap Horn, ou bien si j'avois passé d'abord au Cap de Bonne-Espérance. Il s'informa aussi avec intérêt des nouvelles de Buonaparte, et voulut savoir si, comme on le lui avoit assuré, l'île Sainte-

(1) Ce lieu porte encore le nom de *Kairoua*, l'un de ceux qui sont affectés au gouverneur d'Owhyhi. (Voyez planche n.º 15.)

(2) Les chefs sandwichiens ont l'habitude de changer souvent de nom, et quelquefois pour les motifs les plus futiles.

En vue  
des Sandwich.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Owhyhi.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Hélène avoit été engloutie avec toutes les personnes qui s'y trouvoient. J'ignore quel est l'auteur de ce conte ; mais il étoit si bien accrédité aux Sandwich, qu'il me fallut répondre plusieurs fois à la même question.

Ce jeune chef m'apprit que le roi Riorio, ayant quitté, à la mort de son père, la ville de Kayakakoua, où se trouvoient ses principaux magasins, ses ateliers et ses chantiers de construction, étoit allé fixer sa résidence au village de Kohaïhaï, dans la baie de ce nom, et y tenoit alors sa cour.

La paix, il est vrai, n'avoit pas été troublée à la mort de Taméhaméha ; mais plusieurs des principaux chefs de l'île ayant élevé des prétentions sur lesquelles on n'étoit pas encore parfaitement d'accord, il régnoit dans les relations politiques un état de vague et d'indécision qu'on cherchoit en ce moment à arranger.

Parmi les personnes attachées à la cour de Riorio, on comptoit les femmes du roi défunt, les princes et princesses du sang royal, les principaux chefs des îles Sandwich, ceux de l'île Atouaï et de Wahou exceptés, et les Européens qui sont à Owhyhi.

A son arrivée, Kouakini me fit cadeau de quelques fruits : voulant capter sa bienveillance, je lui offris un manteau de drap écarlate qui parut lui faire plaisir ; puis, après avoir déjeûné ensemble, nous descendîmes à terre dans mon canot. Mon but étoit de lui rendre sa visite, de voir sa famille et de choisir un lieu propre à faire des observations magnétiques ; je voulois aussi presser le départ de l'express qu'il m'avoit promis d'envoyer au roi pour lui faire part de mon arrivée, de mes besoins et de mes demandes, formalité sans laquelle rien ne pouvoit m'être délivré.

Nous abordâmes sur la grève avec beaucoup de facilité, le ressac y étant presque entièrement nul. Je vis dans le voisinage du débarcadère le lieu où avoit existé le palais, ou, plus exactement, la maison de Taméhaméha ; il n'en restoit que la place, cet édifice ayant été brûlé pour des raisons que nous exposerons ailleurs. Une foule d'oisifs, et un assez grand nombre de soldats armés de fusils tenus d'une manière bizarre, marchaient sans ordre çà et là : ces derniers, vêtus comme leurs compatriotes d'un langouti et d'un manteau en écorce de mûrier à papier, sembloient moins occupés à faire une garde rigoureuse autour de nous

qu'avidés de voir des étrangers dont les habits d'uniforme sur-tout sembloient les émerveiller.

Je fus conduit dans une petite case propre et bien construite, quoique simplement en bois et en feuilles de palmier; elle étoit occupée par deux femmes d'une trentaine d'années, dont l'une, épouse de Kouakini, étendue sur un bois de lit à l'euro péenne recouvert de plusieurs nattes et garni de rideaux en indienne à fleurs, me tendit obligeamment la main en me disant *aroha* [amitié]. Qu'on se figure une grande femme surchargée d'obésité, étalant à nu sans façon ses robustes appas à nos regards stupéfaits, et qu'une pagne ployée en plusieurs doubles, à la manière du pays, enveloppoit seulement de la ceinture en bas, tandis que sa main, plutôt par un manège de coquetterie que par pudeur, ramenoit de temps en temps sur une de ses épaules une seconde pagne. Cette colossale princesse se nommoit Kéohoua; sans être jolie, sa figure, dont notre planche 83 pourra donner une idée exacte, n'étoit pas dépourvue de dignité. L'autre femme, qui étoit son amie, et qui n'avoit rien à lui envier en fait de corpulence, se vautoit sur une natte étendue à terre.

Beaucoup de curieux des deux sexes étoient accroupis à la porte, en dehors de cette case, tandis que les soldats qui rôdoient tout autour faisoient entendre de temps à autre une petite cloche dont je ne pus alors deviner l'objet, mais qui, plus tard, me parut destinée à marquer l'instant où les soldats devoient changer la direction de leur marche.

J'admirai en sortant une belle batterie de canons voisine, que Kouakini me montra en me conduisant chez ses trois sœurs (1), veuves de Taméhaméha. Elles étoient absentes, et le prince fut obligé de me faire lui-même les honneurs du logis. Une quantité de belles étoffes du pays, pliées avec soin et rangées en tas, formoient une espèce de *divan* assez commode, sur lequel nous nous assimes; dans le reste de l'appartement, plusieurs personnes se tenoient accroupies sur des étoffes du même genre qui couvroient le sol. La femme du prince et sa compagne ne tardèrent pas à arriver, et tout de suite elles se mirent à plat ventre par terre,

(1) Enfans ainsi que lui de l'ancien roi de Mowi, elles furent épousées toutes trois par Taméhaméha, à l'époque où il fit la conquête de cette île.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Owyhi.  
1819.  
Août.

presque en face de l'endroit où nous étions assis, en appuyant simplement leur menton sur un petit coussin de forme cylindrique qui leur fut offert. Dans cette posture, qui paroît être ici du meilleur ton, elles nous regardoient fixement et prenoient part à la conversation avec autant de vivacité que de grâce. Elles avoient à la main, pour s'essuyer la figure, un mouchoir à l'un des angles duquel étoit attaché un petit miroir qu'elles consultoient souvent avec une sorte de complaisance.

Kouakini, voulant me faire les honneurs de sa cave, fit apporter un flacon en cristal, rempli d'une espèce de vin blanc, que je ne jugeai pas très-spiritueux, et qui ressembloit un peu pour le goût au madère. Un seul verre, entortillé dans je ne sais combien de morceaux d'étoffe, ayant été débarrassé de ces enveloppes, le prince commença par boire une rasade; j'en fis autant, ainsi que les officiers qui m'avoient accompagné; et les autres personnes présentes, hommes et femmes, se contentèrent, si elles voulurent, des santés que nous leur portâmes. Cependant on servit à la princesse et à sa compagne quelques poignées de petites graines noires (de pastèque apparemment), que l'on plaça sur un tapis, en quelque sorte sous leur nez, et qu'elles se mirent aussitôt à gruger une à une en les dépouillant de leur coque avec les dents, et cela avec autant de promptitude et de dextérité qu'eût pu le faire un écureuil.

Je desirois voir les chantiers et les principaux ateliers de Taméméha; Kouakini s'empressa de m'y conduire, et je lui en sus d'autant plus de gré, qu'il marche péniblement, à cause de son extrême embonpoint, et que je l'obligeois à sortir pendant la plus forte chaleur du jour, ce que les Sandwichiens n'aiment guère.

Nous ne vîmes pas moins de quatre hangars fermés à clef, et destinés à la construction des grandes pirogues de guerre; d'autres servoient à mettre à l'abri du soleil quelques canots de forme européenne. Ailleurs, c'étoient des bois de construction et du bois de sandal; des lingots en cuivre, une quantité prodigieuse de filets de pêche, qui tous me parurent être en très-bon état. Plus loin, sur le bord de la mer et dans un lieu isolé, sans doute par crainte du feu, on avoit installé la forge et l'atelier de tonnellerie, et, en remontant, sur la berge voisine, plusieurs cases (pl. 86) appartenant à Kraïmokou, premier ministre du roi (pl. 84, fig. 1); dans



l'une se trouvoient des instrumens de navigation, tels que boussoles, sextans, thermomètres et montres, dont une même étoit un chronomètre, ce qu'assurément je n'eusse pas soupçonné. Deux autres magasins, construits en maçonnerie, mais dans lesquels nous n'entrâmes pas, parce que le roi en garde les clefs lui-même, contiennent les liqueurs fortes, la poudre de guerre, le fer, les étoffes, et autres marchandises précieuses.

Un des *morais* (1) du roi défunt étoit dans la partie septentrionale de la ville, à côté de son tombeau, énorme cabane fermée de tout côté. Celui de Riorio étoit au contraire au Sud.

Sur ma demande, Kouakini mit à notre disposition deux cases contiguës, devant lesquelles une plate-forme en pierre nous parut propre à recevoir nos instrumens, et dès le lendemain nous commençâmes à y faire quelques observations de magnétisme et d'astronomie.

Nos médecins-naturalistes, de leur côté, parcouroient le pays d'alentour, sous la direction d'un guide que Kouakini leur avoit donné, et examinoient les productions de la nature. « Dans le dessein de nous rendre à la montagne qui avoisine la ville vers le Sud-Est, dit M. Gaimard, nous traversâmes d'abord des champs stériles, où végétoient à peine quelques arbustes clairsemés; mais, parvenus à une certaine hauteur, nous vîmes un terrain d'une plus riche apparence où l'on cultivoit le mûrier à papier, l'arbre à pain, les jambiers, le tabac, les choux, les patates douces et les ignames. On nous fit boire de l'eau d'une délicieuse fraîcheur. Un grand nombre de femmes nous poursuivoient avec l'intention manifeste de nous offrir leurs faveurs, ou, pour parler plus exactement, d'obtenir les nôtres : celles qui étoient trop vieilles pour prétendre à séduire nos cœurs, nous exhortoient vivement à couronner les feux de leurs jeunes compagnes, et nous montroient du doigt, comme des retraites propices, les cases des environs.

« Une autre fois, en cheminant le long de la côte au Sud de Kayakoua, pour gagner un petit village, nous fûmes accompagnés par des hommes et des enfans qui, pour des épingles, portoient nos effets et

(1) *Morai*, sorte d'enceinte où sont contenues les idoles des insulaires; ils appellent plus particulièrement ces temples *héiao* et *héiaou*.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

prenoient pour nous de petits poissons, des crabes, des coquilles, &c. A notre arrivée, nous vîmes une jeune et gentille Owhyhienne nommée *Mourée*, sur le point d'achever sa toilette, c'est-à-dire, de peindre d'une zone blanche la partie de ses cheveux noirs et assez roides qui entourait son front élevé; elle étoit bien faite, et n'avoit sur le corps aucune de ces pustules, aucune de ces cicatrices dégoûtantes qui déparoissoient l'épiderme d'un grand nombre de ces insulaires. Elle avoit le nez droit et légèrement épaté, le sein ferme et bien placé, la bouche petite, et de fort jolies dents. Le père avoit fondé sur les charmes de cette belle enfant l'espoir d'une magnifique rétribution : une soixantaine de femmes et de jeunes filles se mirent à chanter à l'entrée d'une grotte voisine; on eût dit l'hymne de l'hymen; jamais concert ne me parut plus ravissant. La nouveauté du spectacle et sa bizarrerie nous rappelèrent les récits piquans du séjour de Bougainville à Tahiti, que jusque-là nous avions crus exagérés.»

L'expès qui avoit été envoyé au roi ne fut de retour que le 10 dans la matinée; sa majesté m'engageoit à venir mouiller dans la baie de Koaihai, où tout, m'assuroit-on, étoit préparé pour nous satisfaire, et m'envoyoit, pour faciliter le trajet, son premier pilote Keihé-Koukouï, surnommé *Jack* par les Anglo-Américains (voyez pl. 84, fig. 3). Je serois parti tout de suite pour ce nouveau mouillage; mais la brise de terre dont j'avois besoin ne devant s'élever que sur les neuf heures du soir, nous continuâmes jusqu'à la fin du jour nos travaux à l'observatoire, et M. Duperrey eut la satisfaction de compléter l'esquisse géographique de la baie de Kayakakoua.

Au moment où nous nous préparions à retourner au vaisseau, Kouakini m'envoya plusieurs cochons, des chèvres, des choux, des cocos, et une assez grande quantité de patates blanches et rouges. Voulant de mon côté lui faire un cadeau d'adieu, je l'engageai à venir dîner à bord : mon offrande consistoit en un baril de 100 livres de poudre, une assez grande quantité d'outils de charpentier, et un beau manteau de drap écarlate. Je crus devoir me montrer d'autant plus généreux, qu'il avoit mis plus de grâce à bien nous accueillir et à répondre aux diverses questions que nous n'avions cessé de lui adresser.

Vers la fin de notre dîner, nous reçûmes la visite inattendue de la princesse sa femme, toujours accompagnée de son amie inséparable : ces damés m'apportoient, comme gage de leur souvenir, de fines étoffes de leur pays ; je les priaï d'accepter en retour quelques bagatelles qui parurent beaucoup les satisfaire.

Mes hôtes m'ayant quitté, je fis mes dernières dispositions pour mettre sous voiles ; Keïhé-Koukouï demeura chargé de diriger la route jusqu'à Kohaïhaï. Malheureusement ce qui le contraria dans l'exercice de ses fonctions, ce fut de me voir venir souvent sur le pont pendant la nuit : son amour-propre étoit blessé que je ne lui accordasse pas une entière confiance ; il cherchoit à me le faire comprendre par des gestes, et par ces mots en mauvais anglais : *me no sleep, me look, me speak* [je ne dormirai pas, je veillerai à tout, je donnerai les ordres nécessaires]. Je dois lui rendre la justice de dire qu'il montra constamment autant d'intelligence que d'habileté : j'admiraï sur-tout avec quelle précision il prévoyoit les changemens du temps ; une fois entre autres, quoique nous n'eussions qu'une brise très-modérée, il voulut absolument que je fisse prendre deux ris aux huniers et serrer les petites voiles, parce que, disoit-il, nous allions sous peu d'instans recevoir une forte bourrasque, et la bourrasque eut lieu en effet. Il avoit tiré son pronostic d'un nuage d'une forme particulière et à peine perceptible, qu'il me fit remarquer s'élevant au-dessus de la terre. Au reste, il me tint parole, et ne ferma pas l'œil de toute la nuit.

Si notre pilote étoit un homme très-attentif, ses manières contra-toient souvent d'une façon fort étrange avec nos habitudes européennes. Selon l'usage de ses compatriotes, il se levoit de table au milieu du repas, et, frappant sur son ventre comme pour indiquer qu'il ne pouvoit plus manger, il s'en alloit en disant *mahona* [je suis rassasié] ; rarement restoit-il plus de quinze ou vingt minutes assis, et toutefois il mangeoit abondamment. Faisoit-il trop chaud, rien ne lui paroissoit plus simple que d'ôter son habit ; mais, ce qui nous choquoit davantage, c'étoit de le voir se moucher dans sa serviette : quant à lui, son air satisfait n'annonçoit nullement qu'il crût avoir commis une incongruité.

*Mouillage à Kohaïhaï.* — Le 12, dès la pointe du jour, nous étions

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

près d'arriver au mouillage dans la baie de Kohaihai, lorsqu'une grande pirogue double arriva à bord; elle étoit montée par Kiaïmoukou, surnommé *Cox*, principal chef ou gouverneur de l'île Mowi, et frère de Kouakini.

C'étoit un homme de 5 pieds 6 pouces passés, très-gros, assez musculueux, d'une physionomie grave mais agréable (voyez pl. 82). Un Français de Bordeaux, appelé *Rives*, établi dans ces îles depuis douze ans, l'accompagnoit, et porta la parole en qualité de compatriote : il me dit que Kiaïmoukou étoit envoyé par le roi pour me complimenter sur mon arrivée et me faire connoître que j'étois attendu avec grande impatience. Sur les assurances qui me furent données, je saluai le pavillon sandwichien de onze coups de canon, qui me furent rendus en nombre égal par une batterie établie à terre près de la résidence royale.

M. Rives étoit un homme de petite stature et d'une constitution grêle; il étoit en bottes, et assez propre, mais vêtu d'un habit de soie dont l'excessive ampleur révéloit qu'il n'avoit point été taillé sur le patron de celui qui le portoit. Il s'exprimoit en français avec assez de difficulté, et ne paroissoit pas d'ailleurs avoir reçu une éducation fort soignée.

Kiaïmoukou et sa suite, M. Lamarche et moi, nous descendîmes ensemble dans mon canot, avec l'intention de faire visite au roi (1); le monarque m'attendoit déjà sur la plage, vêtu d'un grand costume de capitaine de vaisseau anglais, et entouré de toute sa cour. Malgré l'aridité épouvantable de cette partie de l'île, le spectacle qu'offrit cette réunion bizarre d'hommes et de femmes nous parut majestueux et vraiment pittoresque. Le roi, posté en avant, avoit ses principaux officiers à quelque distance derrière lui: les uns portoient de magnifiques manteaux de plumes rouges et jaunes (pl. 85) ou bien en drap écarlate (2); d'autres de simples pélerines dans le même genre, mais où les deux couleurs tranchantes étoient parfois nuées de noir: quelques-uns étoient coiffés de casques (pl. 85, 89 et 90). Un nombre assez considérable de soldats, çà et là dispersés, répandoient, par la bizarrerie et l'irrégularité

(1) Riorio; il paroissoit avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

(2) On me fit remarquer un manteau de ce genre qui avoit été donné par le capitaine Cook, et un autre par le capitaine Vancouver.

larité de leur costume, une grande diversité sur cet étrange tableau : nul ordre, nul ensemble de tenue et de mouvemens ne régnoient parmi eux ; chacun portoit son fusil comme il lui convenoit ou selon qu'il le trouvoit plus commode. Tous étoient ceints d'un langouti (1) ; mais la plupart avoient en outre une énorme houppelande d'un calmouk brunâtre et grossier ; fiers de ce baroque accoutrement, ils se pavanoient devant nous avec complaisance, sans se douter le moins du monde que leur tournure fût à nos yeux une chose fort grotesque.

Près du rivage, une espèce de hangar léger avoit été construit pour la circonstance : là, les femmes du roi, toutes resplendissantes de jeunesse, parées avec goût et même avec élégance, et se faisant distinguer par l'expression de douceur qui se peignoit sur leur physionomie, composoient un groupe gracieux et ravissant, auquel le jeu continuel des émouchoirs, agités autour d'elles par leur gens, sembloit en quelque sorte imprimer le mouvement et la vie.

Je m'avançai vers le roi, qui me toucha la main avec cordialité, et me fit dire, par M. Rives, qu'il alloit me saluer de sept coups de canon. Je commençois à lui répondre, lorsqu'il me tourna brusquement le dos, pour veiller, je pense, à l'exécution de sa promesse. L'interprète me demanda pardon pour sa majesté, qui, quoique vêtue à l'euro péenne, n'entendoit rien à ce que nous appelons complimens ou étiquette de cour : je m'en étois bien aperçu moi-même, et j'avois résolu de me mettre plus à l'aise à l'avenir. Dès que la salve fut finie, Riorio revint à moi, et me fit une petite inclination de tête, à laquelle je répondis de la même façon. Il m'engagea ensuite à venir me reposer et prendre le frais dans la maison royale ; mais je lui demandai la permission d'aller d'abord saluer les reines ses femmes : sur son consentement, je m'avançai vers elles et leur touchai la main, qu'elles me tendirent cordialement. Je remarquai sur-tout la haute taille (2) et la

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

(1) Nous avons souvent parlé de cette espèce de ceinture portée par les sauvages ; notre planche 85 donnera une idée très-exacte de ce vêtement, et de la manière dont il est placé et maintenu autour du corps. On le nomme ici *maro*, ainsi que dans plusieurs autres archipels de l'Océanie.

(2) Elle n'avoit pas moins, en effet, de 5 pieds 5 pouces 8 lignes [ 1<sup>m</sup>,78 ].

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

gentillesse de Kamahamarou (1), sa femme favorite, alors âgée, je pense, de dix-sept ans, et qui étoit de plus sa demi-sœur du côté de son père.

La maison du roi, où M. Lamarche et moi nous entrâmes ensuite, n'étoit qu'une case de 10 à 12 pieds de long, sur une largeur un peu moindre; le sol en étoit tapissé de nattes, ainsi qu'il est d'usage aux Sandwich. A cette circonstance près, on ne sauroit mieux comparer cette demeure royale qu'aux cabanes construites par des bergers dans certaines provinces de France, pour se mettre accidentellement à l'abri. Quoi qu'il en soit, je fus surpris de l'extrême fraîcheur que nous y éprouvâmes, malgré l'ardeur suffocante du soleil au dehors. Sa majesté s'étant assise par terre, nous l'imitâmes; l'interprète se mit en face de nous, et tous les courtisans s'accroupirent dans l'intérieur de la case. A la porte, mais toujours en dedans, étoit un officier qui, portant une grande et belle lance en bois rougeâtre (pl. 85), nous parut avoir l'emploi particulier de suivre par-tout le souverain. A quelque distance, en dehors, erroient sans ordre les soldats de la garde, et le bruit de leur sonnette, comme à Kayakakoua, se faisoit entendre par intervalle.

Je renouvelai au roi les demandes en ravitaillement que Kouakini lui avoit déjà transmises de ma part. Il me promit que dans deux jours j'aurois à bord tout ce qu'on pourroit réunir à Owhyhi, et que le reste me seroit délivré à mon arrivée à Mowi, où il pensoit que je devrois me rendre pour compléter ma provision d'eau avec facilité. Satisfait d'abord de ces promesses, j'eus bientôt lieu d'apercevoir que l'autorité du jeune roi étoit encore mal établie, et ses volontés souvent contrariées par quelques-uns des principaux chefs de l'île, bien moins disposés à lui accorder une aveugle obéissance qu'à entrer en lutte avec lui.

Riorio ne cessoit de tenir les yeux fixés sur mon épée; il s'en entre-

(1) Ce nom qu'on prononce aussi *Ta-méha-marou* signifie *l'ombre du solitaire*. La jeune reine prit ce nom à la mort de son père Taméhaméha, en signe de sa profonde douleur.

Cette même princesse, venue plus tard en Angleterre avec le roi son mari, mourut à Londres ainsi que lui en juillet 1824, des suites de la rougeole. Leurs dépouilles mortelles ont été rapportées à Wahou (pl. 15) par la frégate anglaise *la Blonde*, que commandoit le capitaine Byron.

tenoit avec les officiers qui l'entouroient; enfin il me pria de lui en montrer la lame, et je m'empressai de le satisfaire. Sur la demande qu'il me fit si je n'en avois pas une pareille à bord, il me fut facile de comprendre que la mienne lui faisoit envie : je la remis donc dans le fourreau, la plaçai entre ses mains, et témoignai que je la lui donnois avec plaisir. Il hésita d'abord; il ne vouloit pas, disoit-il, me désarmer : je répliquai qu'on n'avoit pas besoin d'armes quand on étoit au milieu de ses amis; alors il la garda sans plus faire de façons; mais il exigea que j'acceptasse en échange la belle lance que portoit l'officier dont j'ai parlé plus haut : je la reçus comme un gage de souvenir.

A la suite de cette lutte de générosité, Riorio, à l'instar des Anglais, m'engagea à boire un verre de vin avec lui; nous allâmes dans une case voisine, qui, éloignée de la première d'une portée de fusil, nous parut être sa salle à manger. Nous nous y assîmes sur deux fauteuils préparés pour M. Lamarche et pour moi; le roi et les personnes qui l'accompagnoient s'étendirent par terre sur des nattes. Peu après on nous servit d'un assez mauvais vin que je jugeai être du madère frelaté.

Il étoit indispensable que j'allasse faire visite aux reines veuves de Taméhaméha; le roi voulut nous accompagner jusqu'à la porte de leur demeure, où il nous laissa entrer seuls, attendu que ce lieu étoit *taboué* pour lui. M. Quoy, que nous rencontrâmes, se joignit à nous. De toutes les princesses qui se trouvoient là, Kaahoumanou (1) fut la seule qui attira nos regards par l'agrément de sa figure; les autres étoient à-la-fois vieilles et fort laides.

« C'étoit, dit M. Quoy, un spectacle vraiment étrange que de voir dans un appartement resserré, huit ou dix masses de chair à forme humaine, demi-nues, dont la moindre pesoit au moins 300 livres, couchées par terre sur le ventre. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à trouver une place où nous nous étendîmes aussi pour nous conformer à l'usage. Des serviteurs avoient continuellement en main, soit des émouchoirs en plumes, soit une pipe allumée, qu'ils faisoient circuler de bouche en bouche, et dont chacun prenoit quelques bouffées,

(1) *Ka-ahou-manou*, nom qui signifie le manteau de plumes.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

d'autres massoient les princesses. Ces colosses féminins, qu'on eût dit n'exister que pour manger et pour dormir, nous regardoient la plupart d'un air stupide. Kaahoumanou, dont le capitaine Vancouver nous a transmis l'intéressante histoire, et qui avoit été la favorite de Taméhaméha, ne nous parut point encore arrivée au déclin de l'âge, quoique depuis ce temps vingt-cinq années se fussent écoulées (1). Elle étoit très-grande, et, comme toutes les autres, surchargée d'embonpoint. En ce moment, indisposée et se plaignant de ressentir des douleurs générales, elle pousoit des soupirs, et se lamentoit de manière qu'on l'eût dite près d'expirer, ce que son encolure rebondie et son visage de prospérité sembloient démentir. Je prescrivis quelques médicamens, que M. Rives se chargea d'administrer.

Il est facile d'imaginer que notre conversation ne fut pas très-soutenue; mais d'excellentes pastèques qu'on nous servit nous fournirent le moyen d'en dissimuler la langueur. M. Rives et un Anglo-Américain qui se trouvoit là n'y touchèrent point; habitans du pays, ils se croyoient tenus d'observer la règle commune qui interdit aux personnes des deux sexes de manger ensemble sous le même toit.

On avoit annoncé l'arrivée du premier ministre, Kraïmokou (voyez pl. 84, fig. 1), chef très-considéré, habile et influent dans les affaires, et que j'étois bien aise de voir; cependant, comme il ne venoit pas, et que le roi, lassé d'attendre, étoit déjà parti, je sortis dans l'intention d'aller rendre visite au respectable Anglais, M. John Young (pl. 82, fig. 2), qui fut si long-temps l'ami et le sage conseiller du roi Taméhaméha.

La maison de cet intéressant vieillard (2), située au sommet d'une colline qui domine le village de Kohāihāi, est bâtie en pierre, bien aérée et salubre. Je le trouvai assis au pied de son lit, car depuis quelque temps il étoit malade: la mort du roi l'avoit beaucoup affecté. Il partageoit avec lui, en quelque sorte, le suprême pouvoir; faveur qui lui fit plus d'un ennemi et plus d'un jaloux. Riorio, à la vérité, conservoit pour lui beaucoup de considération et d'égards; mais ce jeune prince, encore peu

(1) En 1819, la reine Kaahoumanou étoit âgée d'environ quarante-trois ans.

(2) Né à Liverpool en Angleterre, Young pouvoit avoir alors soixante et dix ans; il habitoit les Sandwich depuis le commencement de 1790.



expérimenté dans le maniement des affaires d'état, avoit de la peine à contenir dans le devoir quelques chefs insubordonnés que son père avoit soumis par les armes.

Taméhaméha, dans le principe, n'étoit le chef que d'un district peu étendu de la partie septentrionale d'Owhyhi ; par son habileté, par sa force corporelle, sa prudence et son esprit entreprenant, il étoit parvenu à mettre sous sa dépendance son île natale toute entière, et même à pousser ses conquêtes jusqu'aux îles Mowi et Wahou, dont il s'étoit emparé. Quelques-uns des chefs qu'il avoit soumis étoient demeurés les ennemis secrets de lui et de sa famille, et n'avoient pas perdu l'espoir de recouvrer leur indépendance ; les autres lui étoient sincèrement attachés, soit par affection pour sa personne, soit en vue de leur propre intérêt.

Parmi les premiers, Kékouakalani, chef influent d'un district d'Owhyhi, se faisoit sur-tout distinguer par son animosité contre Riorio, son parent ; et cette animosité étoit telle, qu'il ne parloit pas moins que de renverser la puissance royale et de massacrer tous les Européens établis aux Sandwich : c'étoient eux, selon lui, qui avoient le plus contribué à les asservir et à concentrer la souveraineté dans les mains d'un seul. Aucun acte d'hostilité n'avoit encore eu lieu ; cependant on craignoit la guerre, quoique le jeune roi et ses amis fissent tous leurs efforts pour l'éviter. Espérant parvenir à une conciliation, Riorio, d'après les avis de Kraïmokou, avoit rassemblé à Kohaihaï une espèce de congrès des principaux chefs jusqu'à soumis à l'autorité de son père : chacun y faisoit entendre ses réclamations ; le jeune roi accorderoit ou refusoit certains privilèges, se relâchoit sur quelques-unes de ses prérogatives, tenoit ferme dans d'autres occurrences, et comptoit, par cette politique, consolider sa domination.

Une des choses qui déplaisoient le plus aux autres chefs, c'étoit que le roi se fût arrogé le monopole exclusif du bois de sandal, seule substance dont le commerce eût pu jusque-là procurer de grands avantages. Non-seulement Taméhaméha avoit eu tous les profits qui résultoient de la vente de ce bois aux étrangers, mais encore personne n'avoit été appelé à recevoir une part quelconque des marchandises européennes accumulées dans ses magasins. Plutôt que de s'en faire une source de largesses en faveur de ses vassaux, il aimoit mieux laisser périr ces marchandises en

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

pure perte : ce n'étoit point par avarice ; mais il craignoit qu'en augmentant les ressources de ces hommes, que la contrainte seule retenoit pour la plupart sous son joug, il ne leur fournît les moyens de s'en affranchir.

Tel étoit l'état des affaires à mon arrivée aux Sandwich. M. Young, en me donnant ces détails et en me faisant part de ses inquiétudes relativement au fils de l'ancien souverain de ces îles, m'assura que mon arrivée sur un bâtiment de guerre pourroit faire une diversion utile aux intérêts de Riorio : il suffisoit que je témoignasse de la bienveillance et que j'offrisse publiquement ma protection à ce jeune prince, pour diminuer les prétentions de ses ennemis. Au reste, ajouta-t-il, si je desire que la paix s'établisse ici sur des bases solides, ce n'est pas pour moi que je fais des vœux ; je suis vieux et infirme, et ne pousserai probablement pas loin désormais ma carrière ; mais, à mon heure dernière, il me seroit doux de voir le fils de mon bienfaiteur, du grand Taméhaméha, en possession paisible de l'héritage de son père. Quant à moi, inutile désormais au monde, je verrois approcher la mort sans regret, si l'on pouvoit mourir sans regret loin de sa patrie ! Ici de touchans souvenirs émurent la sensibilité du vieillard, et lui firent répandre des larmes. Nous fûmes quelques instans sans nous parler, et livrés l'un et l'autre aux pensées diverses que sa réflexion avoit fait naître en nous.

Young déplorait amèrement que les Anglais, qui avoient tant fait jadis pour la civilisation des îles Sandwich, les eussent depuis long-temps entièrement abandonnées. Taméhaméha avoit reçu en 1816 une lettre du gouverneur de Port-Jackson, Macquarie, à laquelle en étoit jointe une autre du comte de Liverpool, adressée à Taméhaméha par ordre du prince régent d'Angleterre : celle-ci, en date de 1812, étoit accompagnée de deux boîtes, dont une contenoit un chapeau à trois cornes garni de plumes, et un habit d'uniforme rouge, galonné ; la seconde étoit remplie d'outils et de quelques autres objets de quincaillerie. M. Macquarie, qui avoit été chargé d'envoyer aux Sandwich la lettre et le présent du roi d'Angleterre, s'excusoit de n'avoir pu le faire plus tôt, faute, disoit-il, d'avoir à sa disposition un vaisseau qui se rendit dans ces îles. Ce gouverneur annonçoit à Taméhaméha que le roi de la Grande-Bretagne avoit donné ordre que l'on construisît au Port-Jackson un petit

navire pour lui être offert. Ce bâtiment eût dû être mis sur le chantier quatre mois après la date de la lettre du comte de Liverpool et être expédié aux Sandwich aussitôt après son entière construction; cependant, en août 1819, c'est-à-dire environ sept ans après, rien n'étoit encore arrivé (1). Ces communications étoient les dernières que Taméhaméha eût eues officiellement avec l'Angleterre.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Habitant des Sandwich depuis une trentaine d'années, Young avoit été témoin et souvent même acteur dans tous les grands événemens auxquels la haute capacité de Taméhaméha avoit donné naissance. Il répondit toujours avec précision à mes questions, et je regrettai que son état de souffrance me fit un devoir de ne pas trop prolonger l'entretien.

Marié à la fille d'un chef, il en a eu six enfans, trois garçons et trois filles, qui tous sont d'une figure intéressante; quant à la mère, qui a pu être fort bien, elle n'est plus jeune maintenant. Au reste, cette famille, grâce aux bontés de Taméhaméha, vit ici dans l'opulence: elle possède plusieurs maisons bâties en pierre et des terres considérables, tant à Owhyhi que sur les autres îles.

Ne voulant pas retourner à bord sans avoir vu le premier ministre Kraïmokou, je me fis conduire de nouveau à la maison des vieilles reines, où l'on pensoit qu'il devoit être, et où je le trouvai en effet. Il étoit couché tout de son long sur les mêmes nattes que les princesses, et les uns et les autres dormoient profondément. Le cérémonial fut court entre nous. J'invitai ce haut fonctionnaire à venir dîner à bord avec moi, ce qu'il accepta, en me priant, lorsque je partirois, de m'arrêter devant sa maison, située sur le bord de la mer, et où il se trouveroit. Je le quittai pour aller prendre congé du roi.

Je croyois que Kraïmokou avoit voulu passer chez lui pour soigner sa toilette; mais il n'en étoit rien: il s'embarqua dans mon canot, n'ayant pour tout costume que son langouti, et par-dessus une chemise européenne qui n'étoit même pas extrêmement propre. Il me demanda la permission d'emmener sa femme favorite, Rikériki (pl. 83); j'y consentis: mais il ne lui permit point de se mettre à table avec nous,

(1) Ce navire, long-temps attendu, ne parvint, dit-on, aux Sandwich qu'au commencement de 1822, et fut remis à Riorio, roi alors régnant.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

parce que, prétendoit-il, elle étoit tabouée; en conséquence, elle resta sur le pont, où je lui envoyai quelques confitures qu'elle mangea avec plaisir. Toutefois, quand son mari, suivant la coutume de ses compatriotes, se sentit rassasié et eut quitté la table, elle vint prendre sa place, et se dédommagea de la contrainte momentanée où elle avoit été tenue, en avalant coup sur coup plusieurs verres d'eau-de-vie avec une délectation très-remarquable.

Dès que la nuit fut venue, je fis, à la demande de Kraïmokou, lancer quelques fusées que nos Sandwichiens contemplèrent avec de grandes exclamations et en répétant *maitai, maitai* [bon, bon]. Après ce petit divertissement, mes convives retournèrent à terre.

Je desirois entretenir le roi sur les intérêts de son gouvernement. J'allai chez lui le 13, et le trouvai seul avec Tamahamarou sa femme favorite. Je n'ignore pas, lui dis-je, l'alliance qui existe entre le roi des îles Sandwich et celui de la Grande-Bretagne; ce dernier étant aussi ami et allié du roi de France, je viens vous déclarer que le bâtiment que je commande et ceux qui viendront plus tard aux Sandwich sous le même pavillon, seront toujours disposés à vous accorder les secours propres à maintenir la tranquillité de vos états et la force de votre autorité. J'ajoutai que les mauvais desseins de quelques-uns des chefs de l'île d'Owhyhi m'étant connus, s'il croyoit que ma déclaration pût avoir sur eux quelque influence utile, je l'autorisois à la leur faire connoître. Riorio parut satisfait des témoignages d'intérêt que je lui donnois; mais il pensa qu'en répétant moi-même devant l'assemblée des notables ce que je venois de lui dire, l'effet en seroit meilleur et plus assuré. Le premier ministre Kraïmokou, la reine veuve Kaahoumanou et M. Young, auxquels on fit part ensuite de cette ouverture, en approuvèrent fort la mise à exécution; ce dernier sur-tout m'assura connoître assez les Sandwichiens pour ne pas douter que le renouvellement de ma déclaration au roi ne remplît de crainte les envieux et les turbulens, encore indécis, et que ce jeune prince y trouveroit un gage de paix et de puissance. Ces considérations me firent demander pour le lendemain une convocation extraordinaire de l'assemblée, à laquelle je promis d'assister.

A l'heure convenue, le conseil se tint sous une espèce de hangar

construit en face d'une case ordinaire. Malgré l'ardeur du soleil, le roi s'obstina à rester en dehors, par la raison péremptoire que ce local étoit taboué pour lui. Je m'attendois à le voir en grand costume; mais il étoit au contraire vêtu fort négligemment d'un langouti, avec une pagne assez commune sur l'épaule. A l'exception de Kékouakalani (1), qui refusa de s'y montrer, les chefs convoqués prirent séance, c'est-à-dire qu'ils s'accroupirent sur des nattes étendues par terre. La reine Kaahoumanou parut bientôt aussi : elle étoit vêtue d'une assez belle étoffe de soie, couleur gorge de pigeon, drapée avec grâce; plusieurs suivans portoient un parasol européen, des é mouchoirs, &c. Personne ne se leva pour la recevoir, ni même n'eut l'air de faire attention à elle : cependant c'étoit elle qu'on avoit attendue pour ouvrir la séance.

M. Rives, qui parloit la langue sandwichienne avec facilité, me servit d'interprète. Je commençai par rappeler aux chefs de l'île l'espèce de traité qui avoit eu lieu jadis, par l'intermédiaire du capitaine Vancouver, entre le roi Taméhamécha et le souverain de l'Angleterre; je déclarai ensuite qu'en ma qualité de commandant d'un bâtiment de guerre du roi de France, allié lui-même de la Grande-Bretagne, j'étois bien aise de faire connoître tout l'intérêt que je portois à Riorio, et combien je desirois que la tranquillité et le bon ordre régnassent dans ses états; que si malheureusement la guerre civile éclatoit aux îles Sandwich, les navires marchands qui depuis tant d'années viennent y faire le commerce, ne voudroient plus y relâcher, et que les vaisseaux des souverains amis de leur roi, jaloux de protéger sa puissance, ne manqueroient pas de sévir vigoureusement contre quiconque auroit méconnu son autorité. Je les engageai donc à se réunir de bonne foi autour d'un prince qui n'avoit en vue que la prospérité et le bien-être de leur pays; j'insistai enfin sur le bonheur qui naît de la tranquillité, du commerce et des progrès de la civilisation.

(1) Riorio ayant jugé convenable, peu de temps après notre départ des Sandwich, de détruire dans ses états, par un seul acte d'autorité, le culte des idoles et les restrictions du tabou, trouva une vive opposition dans Kékouakalani, qui leva contre lui une armée; Kraïmokou eut l'honneur de commander les troupes royales, et de détruire dans un combat fameux, livré à deux ou trois milles de Karakakoua (voyez pl. 15), le chef insurgé, qui, complètement vaincu, périt lui-même dans l'action.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Cette allocution parut produire l'effet qu'on s'en étoit promis : cependant la reine Kaahoumanou prit la parole, et dit que le vif intérêt que je témoignois au roi lui faisoit craindre que ses ennemis n'accréditassent le bruit, déjà perfidement répandu, que non-seulement j'avois demandé la cession des îles Sandwich pour le roi de France, mais que cette cession avoit été faite entre mes mains; chose qui ne manqueroit pas, disoit-on, d'irriter les Anglais, et de décriser la bonne foi des Sandwichiens. Frappé de cette réflexion, je m'empressai de repousser avec force ces insinuations malveillantes, en affirmant que, lors même que Riorio, de son propre mouvement, eût voulu mettre son pays sous la dépendance de la France, je n'aurois pu ni voulu me prêter à une pareille transaction.

Après m'avoir témoigné publiquement, ainsi que Kaahoumanou, combien ils étoient satisfaits des déclarations que je venois de faire, le roi ajouta, d'une manière gracieuse, que je m'étois assez occupé de ses intérêts, et qu'il étoit bien temps qu'il s'occupât enfin des miens.

Malheureusement il y avoit fort peu de bestiaux dans le voisinage de Kohāihāi, en sorte qu'il fallut renvoyer à l'époque de ma relâche à Mowi pour avoir la plus grande partie de ceux dont j'avois besoin : le prince me promit de me faire accompagner par Kiaïmoukou, gouverneur de cette île, et ajouta que j'aurois lieu d'être satisfait. Dans des circonstances ordinaires, il n'eût pas voulu, me dit-il, que je déboursasse la moindre chose pour mon approvisionnement; mais les ménagemens qu'il étoit obligé de garder avec certains hommes lui imposoient la nécessité de me vendre ce qu'il auroit préféré me donner : cependant il me fit cadeau de vingt cochons, et m'annonça que les autres me seroient livrés à raison de six piastres les plus gros et de deux piastres les petits.

Dans une visite que Kraïmoukou avoit faite la veille à bord de l'*Uranie*, le costume de notre aumônier frappa ses regards : informé des fonctions de cet ecclésiastique, il lui fit connoître que depuis long-temps il desiroit d'être chrétien, et qu'il le prioit, en conséquence, de vouloir bien le baptiser; que sa mère à son lit de mort avoit reçu ce sacrement et lui avoit recommandé de se soumettre lui-même à cette cérémonie dès qu'il en trouveroit l'occasion. M. l'abbé de Quélen accueillit de grand cœur

sa demande, et il fut résolu entre nous que l'on procéderoit à cet acte religieux aussitôt après mon retour du conseil du roi.

Comme je me disposois à revenir à bord, Riorio me dit qu'il avoit envie d'assister, avec sa cour, à la cérémonie que nous allions célébrer. Je lui envoyai à cet effet mon canot, et nous le vîmes bientôt paroître, accompagné des cinq reines ses femmes (1), de Kaouiké-aouli, son frère, âgé de six à sept ans, et de la princesse Kaahoumanou; une grande suite de pirogues doubles et simples, d'hommes et de femmes composant sa cour (2), suivirent de près. Le roi étoit vêtu d'une veste bleue de hussard galonnée en or, avec de grosses épauettes de colonel; un de ses officiers portoit son sabre, un autre son éventail (pl. 90, fig. 9), deux autres d'énormes tromblons, un cinquième enfin sa pipe, qu'il étoit chargé de tenir allumée. Ces divers personnages sont représentés sur notre planche 89.

A son arrivée, je saluai le monarque d'une salve de onze coups de canon. Le gaillard d'arrière avoit été décoré avec des pavillons, et l'on en avoit mis aussi sur le pont pour que les princesses s'y trouvassent convenablement assises; la reine favorite et Kaahoumanou furent placées sur des chaises en face de l'autel, qui avoit été dressé sur le pont en avant de la dunette. Enfin M. l'abbé de Quélen procéda, selon le rit d'usage, au baptême de Kraïmokou, qui, pendant toute la cérémonie, eut l'air profondément ému (3).

Quand elle fut achevée, je fis servir à mes illustres hôtes une collation sur le pont. Ce fut vraiment merveille de voir avec quelle rapidité les bouteilles de vin et d'eau-de-vie disparurent; au point que j'eus lieu de craindre que sa majesté ne se mit hors d'état de descendre à terre. Heureusement la nuit approchoit, et Riorio témoigna le désir de s'en

(1) J'ai déjà parlé de Kamahamarou, la reine favorite: les autres étoient Kinaou et Kékaou-onohi, toutes deux demi-sœurs du roi et sœurs de la favorite; Kékahou-rouohi, jeune femme de Taméhaméha, que Riorio épousa après la mort de son père; enfin Paou-ahi, dont le nom signifie *consumée par le feu*, par allusion à un accident qui faillit la faire périr dans sa plus tendre enfance.

(2) La jeune princesse Nahiénaéna, âgée de quatre ans environ, petite-sœur du roi, chez qui je l'avois vue la veille, étoit restée à terre.

(3) Riorio me fit dire qu'il eût bien voulu se faire baptiser lui-même, mais que des considérations de politique l'empêchoient d'accomplir ce projet pour le moment.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

retourner; mais avant qu'il partît, il me fallut encore lui faire cadeau de deux bouteilles d'eau-de-vie, pour boire, disoit-il, à ma santé et à mon heureux voyage : la reine veuve en reçut autant; et chacun des assistans, prenant modèle sur le maître, se crut obligé de m'en demander aussi. Ce n'est pas trop d'avancer que cette royale compagnie but ou emporta, dans l'espace de deux heures, ce qui auroit suffi à l'approvisionnement d'une table de dix personnes pendant trois mois.

Divers cadeaux avoient préalablement été échangés entre nous; parmi les choses qui me furent offertes par la jeune reine Kamahamarou, se trouvoit un petit manteau de plume, vêtement fort rare aujourd'hui, même aux Sandwich. A son départ, je saluai de nouveau le roi de onze coups de canon.

Kraïmokou, le pilote royal Kéihé-Koukouï et M. Rives restèrent à dîner avec moi, et j'eus l'avantage de posséder aussi M. le capitaine Thomas Meek, du navire anglo-américain *l'Eagle*, de Boston, qui étoit entré le matin dans la baie. Ce navire, parti depuis plusieurs mois des États-Unis d'Amérique, étoit allé d'abord faire la traite des pelleteries à la côte Nord-Ouest; de là, venu aux îles Sandwich pour y prendre du bois de sandal, il s'occupoit, en attendant cette partie de son chargement, à faire le cabotage d'île en île. En dernier lieu, il avoit apporté de Wahou, avec un nombre considérable de passagers sandwichiens, un chargement de quatre-vingt-dix tonneaux [201 600 livres avoirdupois = 91 413 kilogrammes] de poé, sorte de bouillie, destinés pour la cour de Riorio. M. Meek devoit enfin partir de conserve avec le navire *le Parangon*, en ce moment mouillé à Wahou, et se rendre en Chine pour y vendre sa cargaison.

J'appris du capitaine Meek que le dernier de ces bâtimens avoit une assez grande quantité de biscuit et de riz pour être sûr qu'il consentiroit à m'en vendre selon mes besoins. Cette nouvelle ne pouvoit m'être indifférente, puisqu'elle nous laissoit l'espoir de pouvoir compléter dans ces îles sauvages une partie aussi importante de notre ravitaillement.

Après le dîner, Kraïmokou me demanda et obtint la permission de vendre à bord quelques provisions, consistant en sucre, thé, chocolat et liqueurs fortes; mais il porta le prix de ces denrées à un taux si élevé,



qu'il ne put trouver aucun acheteur. Je donnerai une idée de ses prétentions, en disant qu'il ne demandoit pas moins de cent piastres pour un baril de mauvais rum, de la contenance d'environ dix bouteilles.

En prenant congé du roi, je lui avois annoncé mon projet de mettre à la voile cette nuit même; aussi avoit-il donné ordre à Kiaïmoukou de partir avec moi, afin que, dans le délai le plus court, les provisions qui m'avoient été promises me fussent livrées à Mowi. Ce chef vint à bord à la nuit close, accompagné de plusieurs officiers et d'un assez grand nombre de gens. M. Young m'envoya aussi son chargé d'affaires. Enfin M. Rives lui-même me remit une lettre pour l'intendant de ses terres, avec ordre de me délivrer tous les cochons, poules, &c., qu'on pourroit y réunir : or, je trouvai bien l'homme auquel s'adressoit cette lettre; mais il me dit n'avoir jamais entendu parler ni des domaines dont on le qualifioit l'intendant, ni des bestiaux qu'ils contenoient.

M. Lamarche, pendant notre séjour dans la baie de Kohaïhaï, avoit établi nos tentes sur la côte voisine du mouillage, et MM. Bérard, Railliard, Dubaut et lui y avoient fait assidument leurs observations, tandis que M. Duperrey, avec son habileté accoutumée, s'occupoit de la géographie de la baie.

Le calme qui a coutume de régner ici pendant la nuit, cessa seulement le 15 à quatre heures du matin, où une brise très-foible permit que nous nous éloignassions de la côte. L'île Tahourowé étant doublée, je me rapprochai de Mowi, mais ne mis à l'ancre devant Raheina que le lendemain à midi et demi.

*Mouillage à Raheina.* — Nous descendîmes aussitôt à terre, M. Lamarche et moi, dans le dessein de visiter l'aiguade, et de choisir un lieu propre à l'établissement de nos instrumens. Kiaïmoukou vint avec nous, et voulut bien, à ma demande, tabouer une plate-forme voisine d'un morai et d'une maison bâtie en briques rouges, qui convenoit à nos opérations futures; cette formalité du tabouage nous assuroit que notre observatoire ne seroit point envahi par les curieux importuns. Non loin de là, l'aiguade offrit, pour l'embarquement de l'eau, toutes les commodités nécessaires.

Cet objet essentiel une fois réglé, Kiaïmoukou m'engagea à faire

Séjour  
à Owhyhi.  
1819.  
Août.

Séjour à Mowi.

Séjour  
à Mowi.  
1819.  
Août.

avec lui une promenade le long du rivage. Je ne fus pas peu surpris de voir sur la route plusieurs vieilles femmes qui le suivoient en poussant des cris et faisant semblant de verser des larmes : ces simagrées, me dit-on, avoient pour objet de témoigner leur joie du retour du gouverneur de l'île. Cependant celui-ci conservoit une gravité imperturbable. Quant aux pleureuses, elles ne pouvoient s'empêcher de sourire lorsque je jetois sur elles mes regards étonnés; après quoi elles se mettoient à crier de plus belle.

Je rencontrais sur le rivage un Anglo-Américain nommé Butler, qui m'avoua plus tard être une sorte d'agent consulaire du gouvernement des Provinces-Unies de l'Amérique du Sud, et tenir ses pouvoirs de ce même commandant de la frégate *l'Argentine*, qui, croisant naguère devant Manille, avoit capturé le brigantin de notre ami Médinilla, gouverneur des Mariannes.

M. Butler ne me parut pas dépourvu d'éducation, et même je le jugeai un fort galant homme. Les aventures qui avoient déterminé son établissement dans ces parages, sont assez extraordinaires. Débarqué comme malade sur l'île Agrigan, dans l'archipel mariannais, il avoit été ramené aux Sandwich, où le mauvais état de sa santé l'avoit encore obligé de séjourner. Taméhaméha, voulant se l'attacher, lui avoit concédé des terres à Mowi, et pendant quelque temps il y avoit vécu d'une manière assez heureuse; mais, depuis la mort de ce prince, n'ayant aucune garantie pour sa propriété, il vivoit dans la crainte continuelle des vexations dont les chefs de l'île le menaçoient quelquefois. M. Butler me conduisit à sa maison, située sur le bord du joli ruisseau qui devoit nous servir d'aiguade. J'admirai avec quelle intelligence et quels soins étoient cultivées les terres du voisinage : là se voyoient d'immenses pépinières de mûriers à papier; des champs entiers de bananiers ou de cannes à sucre d'une magnifique venue; des plantations de taros ou d'autres végétaux propres à la nourriture de l'homme; d'énormes arbres à pain répandus çà et là; enfin la fertilité et la fraîcheur du sol par-tout entretenues par des irrigations fréquentes et bien ménagées.

L'habitation de M. Butler, au milieu de ce riant paysage, étoit propre et spacieuse; j'acceptai chez lui la seule chose qui pût flatter mon

goût après une si longue promenade, un verre d'excellente eau puisée à une source des montagnes voisines, et je la bus avec un véritable plaisir.

Le 17 de grand matin, nos principaux instrumens ayant été descendus à terre, nous commençâmes aussitôt la série de nos observations scientifiques.

Kiaïmoukou, qui, depuis notre départ d'Owhyhi, avoit été constamment notre commensal, s'installa à terre le 18, et débuta par mettre un tabou général sur les denrées du pays; dès-lors il nous fut impossible d'obtenir les menues provisions que les naturels s'étoient jusque-là empressés de venir nous vendre à bord. Cette mesure, disoit-il, étoit indispensable pour qu'on pût réunir plus promptement la quantité de cochons dont j'avois besoin, et qui devoit m'être livrée dans quatre jours.

En effet, le 22, Kiaïmoukou annonça qu'il étoit prêt à entrer en marché, et M. Requin, notre commis aux revues, fut chargé de s'aboucher avec lui: mais de prime abord il resta démontré que l'affaire ne se concluroit pas rondement. Après avoir effrontément soutenu que le roi n'avoit pas promis de me faire cadeau de vingt cochons, mais seulement de dix; qu'il n'avoit pas fixé à six piastres, mais à dix, le prix des plus gros de ces animaux, l'honnête gouverneur élevoit la prétention de ne nous en vendre aucun de cette espèce que nous n'eussions acheté les médiocres et les petits, quoique la plupart de ceux-ci fussent si chétifs et si maigres, que je n'aurois pas voulu les embarquer, même à titre de présent; il portoit les taros et les cannes à sucre, nécessaires à la nourriture des bestiaux, à un prix tout-à-fait dérisoire; enfin il établissoit, comme condition *sine quâ non*, qu'on ne lui donneroit en paiement que de l'argent monnoyé et aucun de nos objets d'échange.

Irrité de ces tracasseries dictées par une insigne mauvaise foi, je reçus les dix cochons, c'est-à-dire, la moitié de ce que la parole du roi m'autorisoit à exiger, et je retournai à bord, avec la résolution de remettre aussitôt sous voiles: malheureusement je n'étois rien moins que certain de trouver à Wahou assez de ressources pour satisfaire promptement à tous les besoins de la corvette; la crainte de perdre du temps et de manquer peut-être mon approvisionnement me fit donc concentrer en

Séjour  
à Mowé.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Mowi.  
1819.  
Août.

moi-même toute l'indignation que j'éprouvois, et je me résignai à faire de nouvelles tentatives pour en finir avec cet homme à quelque prix que ce fût.

En conséquence, je fis armer la chaloupe et les deux grands canots, et descendis le lendemain de bonne heure à terre, tant pour faire revenir à bord les instrumens de l'observatoire que pour être en mesure d'embarquer promptement les denrées dont nous pourrions traiter. Kiaïmoukou s'étoit bien aperçu que sa conduite m'avoit mécontenté; aussi lorsqu'il vit les trois embarcations se diriger vers le rivage, il s'imagina sans doute que je voulois le contraindre par la force à souscrire aux conditions qu'il me plairoit d'indiquer; car lui qui toujours étoit venu me recevoir à mon débarquement, non-seulement n'y parut pas cette fois, mais encore abandonna sa maison, suivi de ses chefs subalternes; un seul d'entre eux eut ordre de me dire que le prince étoit au bain; ce qui, à cette heure-là, n'étoit point présumable. Quoi qu'il en fût, son absence se prolongea jusqu'à ce que la chaloupe chargée de nos tentes, de notre bagage et de nos instrumens, eut quitté l'île pour retourner à bord.

A son retour, je lui rappelai les promesses du roi à mon égard, et déclarai d'un ton très-ferme que, s'il ne remplissoit pas les conditions qui avoient été réglées en sa présence à Kohaihai, je n'acheterois absolument rien de lui, je remettrai à l'instant sous voiles, et trouverois bien moyen de faire connoître au roi de quelle manière ses ordres avoient été méprisés.

Avant de consentir à renouer aucune affaire, j'exigeai qu'il fût établi pour première clause qu'on me livreroit les dix cochons dont j'avois été injustement frustré, et qu'il ne me seroit imposé aucune restriction dans le choix de ceux de ces animaux dont il me plairoit ensuite de faire l'achat. D'abord Kiaïmoukou ne répondit rien; il alla conférer avec ses officiers, puis me fit dire qu'à la vérité le roi m'avoit bien promis vingt cochons, mais qu'il avoit pensé que dix seulement devoient m'être remis ici, et que je prendrois les dix autres à Wahou; que cependant il consentoit à me les donner tous immédiatement. Pour le surplus nous entrâmes en accommodement: les cochons gras furent taxés à raison de

huit piastres, et il y eut aussi de grandes diminutions sur les autres objets. La nuit étant venue nous surprendre au milieu de ces arrangemens, je vis avec regret qu'il faudroit encore y consacrer la journée du lendemain.

Le 24, tout se termina enfin avec plus de facilité que je ne m'y attendois. J'étois prêt à retourner à bord, lorsque Kiaïmoukou me demanda à venir dîner une dernière fois avec moi : il me fit cadeau, avant de partir, de cinq cochons magnifiques, et d'une assez grande quantité de végétaux; attention à laquelle je répondis de manière à ne pas demeurer vaincu en générosité.

Pendant toutes nos contestations, il me fut facile de voir que Kiaïmoukou étoit circonvenu par un homme de très-mauvaise mine, que j'ai su depuis être un *convict* échappé de Port-Jackson. Ce misérable avoit capté la confiance du prince, et le pousoit, j'en suis convaincu, à agir aussi peu loyalement avec nous. L'idée que nous en passerions par ce qu'il voudroit, avoit pu sourire à ce dernier, et aiguillonner passagèrement sa cupidité; mais je crois que, livré à lui-même et aux impulsions de son cœur, il se fût comporté avec toute la noblesse et la droiture qui m'avoient jusqu'alors paru faire l'essence de son caractère.

Il étoit pour nous d'une trop grande importance d'arriver promptement à l'île Wahou, sur laquelle, au dire du capitaine Meek, nous devions trouver à nous ravitailler de biscuit et de riz, pour que je ne me hâtasse pas de m'y rendre. En conséquence, le 25, la brise s'étant élevée de bonne heure, j'en profitai pour faire route sous toutes voiles vers cette destination, et laissai enfin tomber l'ancre devant le port d'Onorourou le 26 dans la matinée.

*Mouillage à Onorourou.* — Selon l'usage, quantité de pirogues arrivèrent le long du vaisseau, et furent soumises à la discipline que j'avois déjà établie.

Descendu à terre, je fus reçu par MM. William-Henry Davis, Francisco de Paula Marin, et Boki, chef supérieur de l'île. Ce dernier me tendit la main en me disant *aroha*, et me fit prévenir qu'il desiroit saluer le pavillon français le premier; mais sur la réponse que j'avois laissé des ordres à bord pour que mon salut eût lieu immédiatement, il m'assura être préparé à me le rendre coup pour coup, ce qui eut lieu en effet.

Séjour  
à Mowi,  
1819.  
Août.

Séjour  
à Wahou.

Séjour  
à Wahou.  
1819.  
Août.

La chaleur étoit très-forte : M. Davis, voyant le peu d'empressement que mettoit Boki à nous offrir un gîte, nous engagea, M. Duperrey et moi, à venir nous reposer chez lui. Boki fut laissé sur le rivage : grand et d'une grosseur extrême, les jambes horriblement ulcérées, c'étoit une espèce de masse inerte jouissant à grand'peine de la faculté de locomotion.

M. Davis étoit à-la-fois ici capitaine et armateur pour la traite des pelletteries à la côte Nord-Ouest d'Amérique, et du bois de sandal aux îles Sandwich. Fixé momentanément à Wahou pour les intérêts de son commerce, il y avoit plusieurs navires sous ses ordres. Par sa fortune, son éducation et ses manières distinguées (1), il devoit naturellement tenir le premier rang sur cette terre sauvage; aussi étoit-il entouré d'une haute considération. Sa maison étoit comparativement grande, spacieuse, et quoique en partie construite sur les principes du pays, elle différoit notablement des autres à plusieurs égards, sur-tout par l'ameublement.

Quant à D. Francisco de Paula Marin, que les Anglo-Américains nommoient ici, je ne sais pourquoi, *Ménini* et *Marini*, c'étoit un Espagnol actif, industriel, qui, né à Xérès en Andalousie, étoit venu fort jeune aux Sandwich, où il résidoit depuis environ vingt-six ans. Livré avec beaucoup de succès à la pratique de l'agriculture et à l'éducation des bestiaux, il avoit naturalisé à Wahou la plupart de nos légumes et de nos fruits d'Europe, et quelques-uns de ceux du nouveau monde. La vigne entre autres, cultivée par ses soins, et je pourrois même dire par ses mains, lui avoit prouvé que le sol et le climat conviennent très-bien à cette production; le vin qu'il me fit goûter étoit passable, quoique encore très-nouveau; mais je me suis assuré plus tard par moi-même qu'il gagne en vieillissant.

Parfaitement instruit des usages et des mœurs d'un peuple chez lequel il vivoit depuis tant d'années, M. Marin me donna des renseignemens fort utiles. Je dus regretter vivement de ne pas être venu tout de suite à Wahou, au lieu de visiter si péniblement et avec si peu d'avantage Owhyhi et Mowi : ici, en effet, nous nous fussions procuré sans le

(1) M. W. H. Davis étoit neveu de M. le général Amosa Davis, alors gouverneur de la province de Massachusetts, aux États-Unis d'Amérique.

moindre embarras toutes les ressources que nous avons eu tant de difficulté à rassembler dans les deux autres îles; moins souvent obligés à changer de station et à perdre ainsi du temps, nous aurions eu plus de loisir pour exécuter nos observations scientifiques et pour recueillir les faits nouveaux et curieux que l'obligeance de nos amis eût bien voulu nous faire connoître.

Après avoir dîné chez le capitaine Davis, nous allâmes nous promener ensemble du côté de Waïtiti, village peu éloigné d'Onorourou. Le soleil, déjà fort avancé dans sa course, répandoit cependant encore une chaleur très-intense, et dont l'impression directe ne pouvoit être modérée par l'ombrage imperceptible de huit ou dix chétifs cocotiers disséminés sur la route.

Le cimetière des Européens, que nous aperçûmes sur les bords de celle-ci, offrit à nos yeux quelques monumens pour la plupart à moitié ruinés, témoignage à-la-fois de l'amitié de ceux qui les érigèrent et de l'impéritie des architectes.

Au retour, je me présentai chez le capitaine Wildes, du navire anglo-américain le *Parangon*: M. Requin, notre commis aux revues, avoit déjà obtenu la promesse qu'il nous livreroit dès le lendemain tout le riz et le biscuit dont nous avons besoin; par un surcroît d'obligeance que je ne saurois assez reconnoître, M. Wildes voulut bien se charger encore de nous envoyer ces denrées par ses propres embarcations.

M. Davis, en conversant avec Boki, lui apprit que son frère Kraï-mokou avoit été baptisé à bord de l'*Uranie*; mu par un desir semblable, le chef de Wahou s'empressa d'insister pour obtenir la même faveur; je lui promis d'en parler à M. l'abbé de Quélen, et de faire procéder le jour suivant à la cérémonie, si cet ecclésiastique n'y voyoit aucun empêchement.

MM. Raillard et Bérard commencèrent à terre, le 27, quelques observations magnétiques sur un point voisin du rivage et de la maison de M. Marin, qui consentit de fort bonne grâce à ce que nos instrumens fussent déposés chez lui; M. Duperrey s'occupa de son côté à faire la géographie du port d'Onorourou.

Boki se rendit à bord à une heure et demie, accompagné de sa femme,

Séjour  
à Wahou.  
1819.  
Août.

Séjour  
à Wahou.  
1819.  
Août.

des capitaines Davis et Wildes, et de M. Prince, subrécargue du navire *l'Enterprise*. Notre aumônier procéda au baptême de Boki, qui, dans la réalité, ne me parut desirer ce sacrement que parce que son frère l'avoit reçu. Boki n'avoit pas, à beaucoup près, l'air aussi intelligent que Kraïmokou et que les autres Sandwichiens que j'avois fréquentés jusqu'à ce jour; mais peut-être falloit-il attribuer à son état maladif l'espèce d'apathie où il étoit plongé.

Trois navires anglo-américains se trouvoient alors dans le port, sans compter le bâtiment du capitaine Meek, qui devoit y revenir bientôt: l'un étoit *l'Enterprise*, de New-York, trois-mâts que nous trouvâmes viré en quille; le second, *le Parangon*, d'environ 500 tonneaux; le troisième, un très-beau brig, nommé *le Knéo*, de Boston, bâtiment tout neuf, construit à la demande de Taméhaméha, et qui devoit être payé moyennant 165 tonneaux [3 000 pikols environ] de bois de sandal. Son capitaine, M. William Bacock, avoit ordre de ne le livrer à Riorio, que lorsque les engagements contractés par son père auroient été remplis. Les deux autres vaisseaux stationnés à Onorourou étoient de vieux brigs appartenant au roi des Sandwich; l'un, *le Forestier*, paroissoit être entièrement hors de service; l'autre servoit alors de ponton de carène.

M. Home étoit un des Anglo-Américains qui habitoient l'île Wahou depuis le plus long temps. J'eus occasion de le voir chez le capitaine Davis, et ensuite dans sa maison même. Cet homme, déjà âgé, s'étant marié dans le pays, y étoit devenu père d'une assez nombreuse famille. Le plus jeune de ses enfans, petite fille de cinq à six ans, se faisoit remarquer par son intéressante figure, ses manières douces et gracieuses, son intelligence précoce et sa vivacité.

Le 29, le capitaine Wildes ayant réuni sur son bord une partie de l'état-major de *l'Uranie* et ceux de ses compatriotes qui résidoient à Onorourou, nous donna le spectacle d'une danse fort gaie des îles Marquises, exécutée par un des aborigènes de ces îles embarqué avec lui. Affublé du costume convenable à son rôle, c'est-à-dire, d'un diadème de nacre de perle et d'écaïlle artistement travaillé, d'une ceinture fort ample et d'une paire de manchettes et de jambières, le tout en cheveux humains, enfin d'un hausse-col de bois recouvert d'une multitude de petites graines d'un



rouge très-vif, le danseur se mit à sautiller, en tenant d'abord ses jambes dans un écartement fixe; puis en les rapprochant en des sens divers l'une contre l'autre, et accompagnant ses cabrioles de mouvemens des bras, de la tête et du corps, qui, quoique bizarres, n'avoient rien que d'agréable.

Cette journée avoit été fixée pour l'embarquement de notre bois à brûler : Boki l'avoit fait déposer au fort qui défend la ville; mais on refusa de nous le livrer, parce que ce chef ne vint point en donner l'ordre lui-même. Or c'étoit ce jour-là grande fête à Onorourou; Boki y présidoit; et malgré nos instances, il ne fut pas possible de l'en retirer un seul moment. Il ne s'agissoit de rien moins que d'une partie de *maita*, jeu dont ces insulaires sont amateurs passionnés.

Malgré cet inconvénient, auquel nous ne pouvions opposer que la patience, je fis cependant tout préparer pour notre prochain appareillage, que j'espérois bien pouvoir exécuter le lendemain.

Le 30, j'allai faire mes visites d'adieu aux diverses personnes qui m'avoient reçu et accueilli avec tant de bienveillance. A l'instant où je m'éloignai personnellement de terre, le fort me salua de onze coups de canon, et le navire *le Parangon* de trois. Je rendis ces salves en nombres égaux, aussitôt que je fus sous voiles, circonstance qui ne put avoir lieu qu'à une heure après midi. Je manœuvrai aussitôt pour courir au Sud, afin de m'éloigner promptement de terre; mais le calme qui s'établit sur le soir, et les courans qui me drossèrent avec force, ne me le permirent pas ce jour-là.

Séjour  
à Wahou.  
1819.  
Août.